

la pureté de ses lignes, la sobre élégance de ses décorations, ses groupes d'esprits célestes, la voûte sculptée du chœur, les baies immenses. A l'entendre parler de son bel autel, des vitraux, des peintures, on eût dit qu'il les voyait. Il ne devait les voir que du séjour céleste où la joie n'est plus mêlée d'inquiétude; Dieu préparait à son zèle pour la beauté du saint lieu une plus prochaine et meilleure récompense.



CHAPITRE HUITIÈME

CARACTÈRE ET VIE INTIME

AVANT de laisser disparaître cette grande figure sacerdotale que nous avons essayé d'évoquer devant nos lecteurs, peut-être serait-il bon de recueillir et de grouper en un portrait les traits saillants qui lui donnèrent une physionomie si personnelle et si nettement accusée.

D'une constitution physique naturellement vigoureuse, M. Bridet possédait de

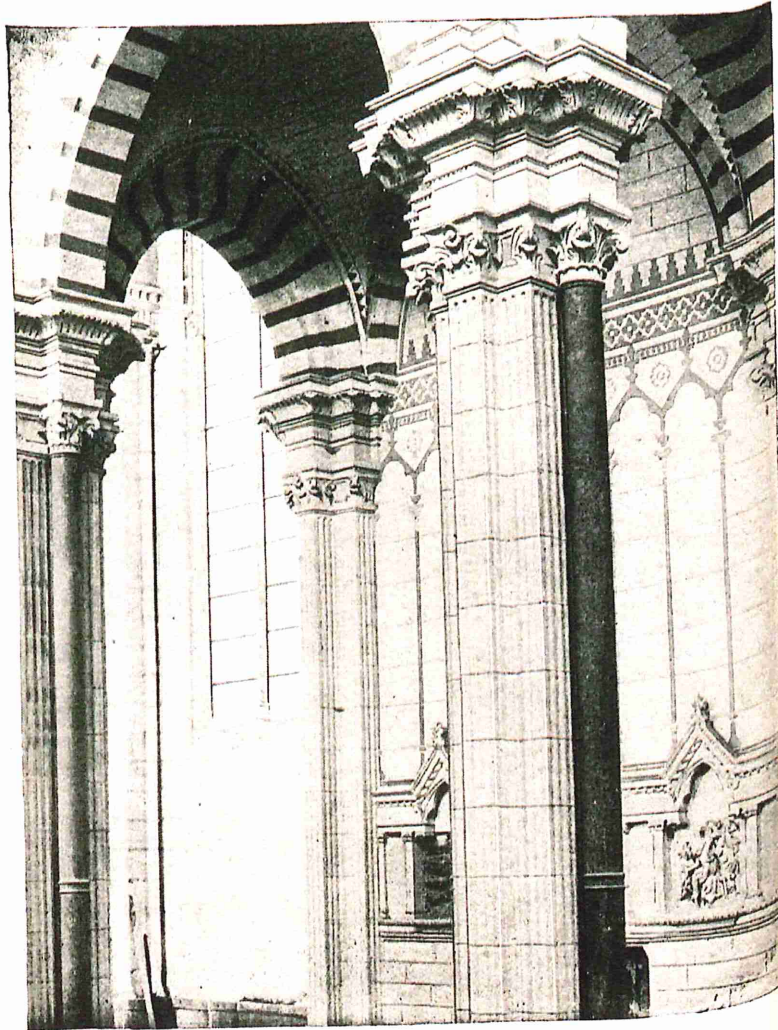
remarquables qualités intellectuelles et morales. Esprit net et réfléchi, apte à concevoir et à s'assimiler les grandes idées et les nobles sentiments ; ayant gardé de la jeunesse le généreux enthousiasme pour ce qui est vrai et beau ; entreprenant, mais habitué à mûrir son plan avant de le livrer et de l'exécuter ; actif sans précipitation ; d'une prudence qui parfois touchait à la méfiance, parce que souvent, peut-être, il avait été trompé, il était doué surtout d'une force de volonté étonnante qui le rendait jalousement indépendant, absolu dans ses manières de voir, aussi inaccessible à la crainte qu'au découragement ; et, malgré l'apparence sévère que tout cet ensemble lui formait, bon, sensible jusqu'à ne pouvoir retenir ses larmes, mais se raidissant contre ses premières impressions quand elles lui semblaient de nature à énerver son courage aux dépens du devoir.

C'était, en un mot, un de ces caractères

tout d'une pièce qui vont droit au but, quelque'il soit, sans s'inquiéter des difficultés, non qu'ils les ignorent ou les méconnaissent, mais parce qu'ils ne les redoutent pas. Tout dépend pour ces hommes de l'orientation donnée à leur énergie native ; capables des plus héroïques sacrifices, de l'abnégation la plus entière, ils le sont aussi du plus parfait égoïsme. Nous avons vu comment la bonne et douce influence maternelle, comment surtout, à une heure décisive, la grâce divine tournèrent pour jamais l'âme du jeune homme vers le vrai et le beau. Dès qu'il eut vu en Dieu notre fin nécessaire, dès qu'il l'eut connu comme le Père qui nous aime, l'ami qui nous demande notre cœur en nous offrant le sien, comme le Sauveur qui voulait se servir de lui pour racheter encore et sauver, sa détermination fut irrévocablement prise ; il serait à Dieu, il sauverait des âmes.

L'idée du devoir fut désormais l'idée directrice de sa vie, l'unique mobile auquel obéit son inébranlable volonté. Sa fermeté et sa constance n'eurent d'égales que la droiture de sa conscience et l'irrésistible répugnance qu'il ressentit toujours pour les subtilités et les détours dont tant de gens environnent leurs démarches. Il haïssait le mensonge et, quand il le rencontrait, son visage, déjà si digne, prenait une expression de sévérité réellement troublante, tandis que tombait gravement de ses lèvres ce reproche : « Vous ne me dites pas la vérité ! »

Le respect humain n'a pas de prise sur de telles âmes. Quelque amères que puissent leur être les critiques, quelques douloureuses que soient les humiliations, elles répètent avec S. Paul : « *Pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die. Qui me judicat, Dominus est.* Peu m'importent



NOUVELLE ÉGLISE. — TRANSEPT ET PREMIÈRE TRAVÉE

les jugements des hommes et du monde ;
mon juge, c'est Dieu ! »

L'écueil qui pourrait causer leur perte, malgré ce superbe courage, serait la vaine complaisance dans leur fier isolement. L'histoire des saints nous les montre presque tous aux prises avec cette redoutable tentation ; le tableau de cette lutte, le récit des étranges humiliations auxquelles ces héros chrétiens se soumettaient pour ne point succomber à l'orgueil forment le chapitre le plus humainement intéressant de leur vie. M. Bridet, nous avons eu l'occasion de le dire, s'exerçait aussi à l'humilité en même temps qu'au courage ; les deux résolutions se suivent dans presque toutes ses retraites. Il s'imposait, en outre, des mortifications quotidiennes ; nous lisons dans son règlement particulier : « Baiser terre matin et soir, ou me frapper avec une petite discipline, pendant le *Miserere* récitée à genoux ; » et nous sommes en

mesure d'affirmer que cette résolution ne restait pas lettre morte ; quelquefois même, il portait le cilice : nous nous souvenons aussi, toujours avec émotion, de certaines réunions intimes où, tout le premier, il s'accusait humblement de ses défauts extérieurs. Cependant, le remède qu'il jugeait le meilleur contre l'orgueil était la soumission complète d'esprit et de cœur à l'autorité ; souvent il le disait dans ses entretiens familiers ; il faisait mieux, il en donnait l'exemple. Plus d'une fois, dans son long ministère, il lui arriva d'avoir des vues personnelles, peut-être discutables, des volontés auxquelles on pensait ne devoir pas se soumettre. Fort de ce qu'il croyait son droit et conscient de sa responsabilité, son premier mouvement était d'exiger l'obéissance. Mais, si une autorité supérieure à la sienne intervenait, proposait une solution intermédiaire, ou lui demandait de céder, on le voyait obéir aussitôt et sans la moindre

récrimination. Il eut même été prêt à abandonner ses idées les plus chères. Un jour, un de ses supérieurs lui communiquait, en insistant, des critiques assez vives sur sa manière de concevoir l'éducation dans son école apostolique. M. Bridet crut comprendre sa pensée : « Désirez-vous que je ne continue pas cette œuvre, dit-il, j'obéirai ! » et il l'eût fait. Combien cependant le sacrifice lui eût coûté !

L'humilité du digne prêtre ne se bornait pas là. Se rendait-il compte qu'en telle circonstance il avait dépassé les bornes, qu'une observation avait été trop sèche, un procédé blessant, il se le reprochait sincèrement et n'avait pas de repos qu'il n'eût fait oublier sa vivacité par des prévenances, de bonnes paroles, ou même par des excuses d'une noble simplicité qui touchaient profondément.

M. Bridet pratiquait sincèrement l'humilité, aussi estimait-il grandement cette vertu

chez les autres. « Je me souviens, raconte une religieuse, qu'une fois je soutins avec lui une discussion en termes trop vifs. La première émotion passée, je résolus d'aller lui présenter des excuses. Quand il sut le motif qui m'amenait à lui, il se leva et m'écouta, sa barette à la main ; puis, il me dit : « Ma pauvre enfant, Notre-Seigneur est content de l'action que vous venez de faire. Les supérieurs peuvent se tromper aussi bien que leurs inférieurs, et il est toujours permis à ces derniers de faire valoir leurs droits, mais avec respect. Vous avez reconnu que vous aviez mal agi, vous avez réparé votre faute ; le bon Dieu est content de vous et moi aussi, car il faut du courage pour faire un acte d'humilité. » Et tandis qu'il me disait ces mots, ajoute la bonne religieuse, des larmes coulaient de ses yeux. J'étais confuse de tant de bonté, et je le quittai emportant la permission de faire le lendemain la sainte communion pour

devenir plus généreuse au service de Dieu. »

Touchant contraste que cette volonté si impérieuse, si énergique et en même temps si profondément humble ! L'explication de ce phénomène moral se trouve dans le principe supérieur auquel tout obéissait en M. Bridet : « Dieu, Dieu avant tout ! » Il était à un haut degré un homme surnaturel, un prêtre habitué à tout peser, à tout juger, à tout décider d'après les vues de la foi. L'intérêt, la gloire humaine ne comptaient pas à ses yeux et rien ne lui semblait vraiment important si cela ne contribuait pas à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Quant à lui, il se regardait comme débiteur envers Notre-Seigneur de tout ce qu'il était, de tout ce qu'il avait. « Tout ce que je possédais, lisons-nous au commencement de son premier livre de compte, tout ce que j'ai reçu, je l'ai employé uniquement pour Jésus-Christ, c'est-à-dire pour l'œuvre qu'Il

m'a confiée. » Ce n'est que l'exacte vérité.

Tout à Dieu, complètement dévoué à son service, il se confiait entièrement à lui. On pourrait mettre en exergue de la plupart de ses œuvres ce texte qu'il développait un jour ; « *Spem contra spem* : malgré tout, j'ai espéré. » Cette confiance n'entrevoyait réellement pas d'impossibilités. « Dieu peut tout ; il a dit : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira, ses promesses ne peuvent mentir. » Fort de cet appui divin, il demandait avec une persévérance, une sainte hardiesse qui ne reculait pas devant l'hypothèse d'un miracle. « Dieu peut le faire, disait-il, obtenons par nos prières qu'il le veuille ! » Mais quelle ferveur il y avait dans sa prière ! A l'autel, on eût dit qu'il voyait Notre-Seigneur des yeux du corps, tant ses génuflexions étaient profondes et aimantes, son regard sur la sainte

hostie empreint d'une respectueuse tendresse, son attitude tout entière religieuse et recueillie, malgré une certaine exagération dans l'ampleur donnée à quelques gestes, exagération dont il ne se rendait évidemment pas compte. Son action de grâces semblait un entretien si intime et si profond avec le Maître bien-aimé qu'on n'osait l'interrompre ; on savait combien il était jaloux de ne rien perdre de ces instants bénis.

Dieu qui aime à récompenser la foi, manifesta bien souvent qu'il agréait celle de ce prêtre. Nous nous garderions de qualifier ces faits, mais il nous semble qu'on peut sans témérité y voir autre chose que de simples et fortuites coïncidences. En mars 1887, pour quelle raison spéciale, nous ne le savons au juste, il lui fallait une somme assez importante. Durant tout le mois, M. le curé adressa et fit adresser à S. Joseph de ferventes prières ; les instances redou-

blèrent quand on vit les derniers jours arriver. Le 29, après dîner, une femme de mise très ordinaire, dont le large panier semblait indiquer une habitante de la campagne, demanda à parler au curé de la paroisse. M. Bridet, fatigué probablement par le catéchisme qu'il avait fait dans la matinée, et peut-être inquiet de quelque prochaine échéance, allait sortir. Il se rend cependant à la sacristie et demande assez vivement à cette femme ce qu'elle désire. Intimidée, celle-ci s'embrouille dans ses explications. — « Parlez vite, Madame, je vais sortir, interrompt Monsieur le curé. — Eh bien, j'avais promis une offrande à l'église la plus pauvre, si je pouvais vendre convenablement une propriété. Je l'ai vendue ; on m'a dit que cette paroisse était la plus nécessiteuse. Je vous apporte 3.000 francs. »

Plusieurs autres fois, la Providence vint ainsi à son secours. Il avait cependant pres-

que toujours, dû gagner comme à la sueur de son front, l'intervention divine. Dans ces moments, on lisait sur son visage ses cruelles inquiétudes, certains jours même, il ne pouvait s'empêcher de les communiquer. « Ma sœur, priez pour moi, disait-il en une de ces circonstances, à une religieuse, je suis dans des angoisses terribles ; nous voilà à la fin du mois et je ne sais comment payer mes fournisseurs. » Comme elle lui répondait : « Vous avez trop confiance en Dieu pour qu'il vous abandonne — Oui, reprit-il, mais le bon Dieu a dit : aide-toi et le ciel t'aidera. » Ce même jour, ajoute celle qui nous rapporte ce trait, je le vis prier longuement au pied de l'autel, puis il sortit. Le soir, il rentrait joyeux : il avait trouvé la somme dont il avait besoin.

Quand le ciel semblait mettre longtemps sa foi à l'épreuve, il avait un moyen particulier d'emporter la grâce de haute lutte :

il partait à Ars, y disait la sainte messe, priait de longues heures sur la tombe du vénérable curé et revenait plein d'espoir.

Tous ceux qui ont vécu dans son entourage parlent de ces voyages, devenus presque légendaires, et tous aussi se souviennent que le plus souvent le résultat ne se faisait pas attendre. Pour nous, nous avons encore très présent à la mémoire un fait, relativement récent, puisqu'il se rattache à la construction de la nouvelle église. M. le curé avait un pressant besoin de 12 000 francs pour donner un acompte à quelques entrepreneurs. Ne sachant où les trouver, il confie, comme il en avait l'habitude, son inquiétude et son dénuement à son fidèle protecteur. Quelques jours après son pèlerinage, il disait tout radieux à ses enfants : « Récitons notre chapelet en reconnaissance, le bon Dieu nous a exaucés ! »

En une occasion cependant, nous a raconté un de ses amis à qui il avait fait cette

confiance, se voyant impuissant devant des besoins sans cesse renaissants, il céda presque au découragement, et en vint à examiner sérieusement l'idée de se retirer. Sur le point de se décider après de longues réflexions, il se rend à l'église et tout naïvement expose à Notre-Seigneur présent dans son tabernacle l'impossibilité où il se trouve de continuer l'œuvre entreprise et la résolution qu'il va exécuter. Alors, comme une sorte de voix intérieure l'interrompt et lui dit ces simples mots : « Qui donc a jusqu'ici soutenu la paroisse ? est-ce toi ?... » Ce fut comme un éclair au milieu des ténèbres qui momentanément obscurcissaient l'âme du pauvre prêtre. « Ah, Seigneur, s'écria-t-il, c'est vrai, je vous demande pardon d'avoir manqué de confiance ! Je resterai tant que vous le voudrez... » La tentation ne revint pas ; plus tard, lors même qu'il sentait ses forces l'abandonner, il ne se crut pas permis de dé-

serter le poste commis à sa vaillante garde. La mort devait le surprendre les armes à la main.

Confiance illimitée en Dieu, soutenant une courageuse et intelligente initiative; fermeté rare de caractère, associée à une sincère humilité, tels nous semblent avoir été les deux traits absolument caractéristiques de cette grande physionomie. Grâce à ces deux forces qui réunies constituent un moyen d'action extrêmement puissant, M. Bridet put réaliser cette œuvre vraiment étonnante de la création d'une paroisse et de son entretien pendant près de 28 ans, sans aucune ressource assurée.

Que ces qualités aient été mêlées de défauts, il serait puéril de vouloir le nier ; aussi bien, qui donc est parfait ici-bas ? Les hommes énergiques dépassent parfois le but dans l'ardeur qu'ils mettent à l'atteindre ; ils sont portés à s'exagérer à eux-mêmes l'importance de leurs conceptions, à

les défendre avec un peu d'âpreté, peut-être ; mais autant il serait peu raisonnable de vouloir les justifier en tout, autant il serait injuste de ne point rendre un sincère hommage à la droiture de leurs intentions, de méconnaître leurs qualités et de nier la grandeur de leurs œuvres.

